zèle à exécuter les ordres de l'Empereur avait quelque chose de servile. Ses antécédents, qui n'avaient rien de bien honorable, étaient pourtant connus de l'Empereur; mais celui-ci avait eu le malheur de rencontrer Lopez comme chef de son escorte le premier jour de son débarquement au Mexique.

Dès ce jour, Maximilien combla de bienfaits celui qui devait être son Judas. Lopez parut répondre quelque temps à cette protection, en faisant de son régiment le meilleur de l'armée impériale; mais ce dernier mérite, qui lui revenait indirectement, appartenait au lieutenant-colonel du même régiment, don Pedro Gonzalès, dont les capacités administratives et la valeur furent bientôt connues de l'Empereur.

Une haine terrible et non toujours dissimulée existait entre le colonel et le lieutenant-colonel. Lopez était jaloux des qualités de son second, et ce dernier méprisait son supérieur.

III

Les chefs républicains : Escobedo, Corona, Regules, Trevino, Riva Palacio, Velez, etc. — L'élément étranger.

Le moral des Républicains était bon. Leur dernière victoire de San-Jacinto, l'évacuation du territoire par les troupes françaises, celle des places de l'intérieur par les impériaux, leur entrée successive dans toutes les villes, l'épuisement des ressources financières de l'Empire, tout, jusqu'à notre position militaire réduite à la défensive, donnait à nos adversaires l'espoir du succès, espoir d'autant plus facile à faire naître chez eux qu'ils avaient pour principale qualité d'être accoutumés depuis longtemps à essuyer tous les revers sans cesser jamais la lutte.

Leur général en chef était Escobedo, et leurs principaux chefs secondaires, Corona, Regules, Trevino, Antillon, Paz, Echagaray, Aureliano Ri-

vera, auxquels vinrent s'adjoindre plus tard Riva Palacio, Velez et Jimenez.

Je voudrais donner ici un portrait de chacun de ces personnages; mais je déclare les connaître fort peu et ne point vouloir imiter ces écrivains, dont les noms sont au bout de ma plume, qui ont écrit à tort et à travers sur le compte du Mexique et des Mexicains, qu'ils connaissaient à peine de nom seulement. Leurs écrits, qui prouvent en général la plus complète ignorance du sujet, ou une violence inexcusable et impolitique, ont eu une influence bien plus grande qu'on ne se l'imagine sur la non-réussite de l'Intervention française, en ouant le rôle du pavé de l'ours. Je ne suis pas de ceux qui croient possible la fusion complète des partis faite de bonne foi; mais cette fusion est réalisable jusqu'à un certain point, lorsque la force y contribue sans froisser par trop l'amour-propre national et les amours-propres particuliers qu'on retrouve chez tous.

Malheureusement, si le gouvernement de Juarez avait intérêt à défigurer les intentions de la France, en confondant habilement l'Intervention avec une invasion, les premiers chefs chargés de conduire, et les écrivains chargés de défendre la tentative française, aidèrent incon-

sciemment le président Juarez dans sa tâche de résistance.

Ces hommes et ces écrivains ne surent ni conduire, ni juger les événements et les choses. Lorsqu'il fallait avant tout de l'impartialité, du tact et une connaissance du pays, ils se montrèrent ignorants sur le véritable état des choses, violents, injustes et chauvins. Ils confondirent souvent les dissidents en particulier avec tous les Mexicains en général, les bons avec les mauvais, les capables avec les incapables, et finirent par s'aliéner à peu près tout le monde. Beaucoup considéraient trop le Mexique comme une conquête et oubliaient ainsi le véritable esprit qui donna naissance à l'expédition.

Leurs abus fournirent d'excellents prétextes aux républicains, et livrèrent presque à ces derniers le beau rôle de défenseurs d'une nationalité opprimée.

Les conservateurs eux-mêmes ne pouvaient plus les souffrir, par suite des froissements et des humiliations de toutes sortes qu'ils éprouvaient à chaque instant.

L'idée de l'Intervention était belle en elle-même et aurait réussi sûrement, si les instruments d'exécution avaient été plus parfaits.

Il ne faut pas que la haine nous rende injustes même envers nos ennemis. Je me garderai donc bien d'imiter certains écrivains des bords de la Seine et des bords du Rhin, en publiant des biographies des généraux et chefs républicains qui jouèrent les principaux rôles dans le drame sanglant de Queretaro. Je ne ferai qu'esquisser de mémoire leurs traits les plus saillants, évitant autant que possible les erreurs et étouffant mes antipathies.

Escobedo, qui s'est acquis un certain renom avec la chute de Queretaro, est un homme d'une taille au-dessus de la moyenne. Je le vis une fois chez lui, vêtu d'une robe de chambre ; il ressemblait alors, avec sa longue barbe noire, ses lunettes posées sur un nez respectable, et sa figure osseuse, à un marchand juif du moyen âge enfermé dans son cabinet, ses oreilles sont énormes et lui ont fait donner le sobriquet de *Orejon*, par lequel nous le désignions familièrement.

Escobedo est devenu aujourd'hui le meilleur appui militaire de Juarez, comme le ministre Lerdo de Tejada est resté son meilleur appui politique. Escobedo a un certain prestige parmi les républicains de la partie nord du Mexique. Comme militaire, il a commencé sa carrière dans les forces révolutionnaires levées après la proclamation du plan de Ayutla, forces qui prenaient le nom de gardes nationales mobilisées.

Il n'était qu'officier supérieur, lorsque les Français débarquèrent; il prit part à la défense de Puebla, rentra, après la chute de cette ville, dans la vie privée, d'où il sortit promptement pour combattre l'Empire. C'est une de ces personnalités militaires et démocratiques comparables à Garibaldi, mais dans de moindres proportions, que leur intelligence, leur expérience des guerres civiles, leur ambition et leur prestige rendent plus ou moins redoutables.

Dans ses proclamations, on retrouve ce fanatisme, ces phrases pompeuses du chef recherchant la popularité républicaine. Escobedo déteste les étrangers en général, et les Français en particulier. Il a de bonnes raisons pour cela : les pantalons rouges lui ont fait passer de longues nuits sans sommeil, et imposé de longues courses en le poursuivant à travers monts et vaux.

Escobedo fut deux fois prisonnier de Mejia, qui lui fit grâce de la vie ; aussi, lorsque l'on vit à son tour Mejia prisonnier d'Escobedo, on s'attendait à un trait de reconnaissance de la part du général en chef des Républicains. Il n'en fut rien : Mejia fut exécuté comme les autres.

Ces grands démocrates, dans leur amour pour la liberté et l'indépendance, n'oublient pas que l'ingratitude est l'indépendance et la liberté du cœur.

Corona, qui commandait les contingents de Sinaloa, de Jalisco et de Colima, a une réputation bien acquise d'homme énergique. C'était un des meilleurs chefs de l'armée ennemie, et celui qui avait tenu tête à l'armée française avec le plus de bonheur.

Il paraît jeune encore, et son visage, bien découpé, est d'une couleur légèrement bronzée. Grand ennemi des étrangers ; il avait, du moins à nos yeux, le mérite de n'avoir pas plus fait cas des menaces des Yankees, que de celles des Français lors de l'évacuation de Mazatlan par ces derniers.

Les troupes organisées par Corona étaient bien aguerries, son contingent de Sinaloa avait un armement américain excellent.

Regules est un Espagnol des provinces basques, qui servit autrefois dans les troupes de don Carlos, en qualité de sergent et qui émigra au Mexique après la ruine du parti carliste.

Comment le sergent carliste devint-il le sévère chef républicain ?

Pourquoi le serviteur de don Carlos fut-il un des lieutenants de Juarez ?

Demandez cela aux hasards de la vie et des révolutions sociales !

Regules était le principal adversaire de Mendez dans la province du Michoacan, qu'il connaissait presque aussi bien que ce dernier ; sa ténacité à continuer une lutte sans merci, et qui avait déjà coûté la vie à ses prédécesseurs Arteaga et Salazar, est digne d'admiration.

Après de nombreuses défaites, ses troupes arrivèrent à un état de délabrement et de misère impossible à décrire, et auquel il ne pouvait guère remédier, n'ayant pas, comme les chefs républicains du Nord, le voisinage des Américains, qui vendaient des armes et des munitions.

Malgré cela, Regules, bien que maladif, continua la lutte, battu ! tantô, par les Français, tantôt par le général Mendez, mais se ranimant au moindre avantage obtenu. Il s'entendait admirablement à faire cette guerre de partisans, qui demande, pour être bien conduite, des hommes actifs, infatigables, supportant patiemment les plus dures privations et dont l'âme doit être d'une trempe particulière.

Un fait digne de remarque, c'est que les meil-

leurs chefs de partisans de l'un ou de l'autre parti, sous le gouvernement des vice-rois comme sous la République, furent des Espagnols. Sous Miramon, les conservateurs en avaient un, Cobos, que son origine obscure n'empêchait point d'avoir un esprit développé.

Son cœur était aussi endurci aux plaintes des vaincus que son corps l'était aux privations. Son activité, qualité essentielle chez les chefs de partisans, n'eut jamais d'égale. Après une longue journée de marche pour surprendre ou pour éviter l'ennemi, au moment où tous s'arrêtaient harassés et épuisés, Cobos commençait sa journée.

Il surveillait le pansage des chevaux de sa cavalerie et des mules, plaçait lui-même ses avant-postes et ses sentinelles perdues; la nuit, il faisait des rondes et écrivait sa correspondance. On se demandait, avec étonnement, à quel moment cet homme petit et trapu dormait et mangeait, et comment il pouvait résister à tant de fatigues.

Il finit par être fusillé à Matamoros, il y a quelques années.

Regules possède en partie les qualités de Cobos: souvent atteint et mis en déroute par le général Mendez, tous auraient pu croire que nous en avions fini avec lui, car, selon les rapports, il s'é-

tait échappé désespéré et suivi seulement de quelques fidèles; mais, peu de jours après, il avait rallié les fuyards, fait une levée forcée, sans pitié pour les malheureux paysans. Le fruit des impôts et des réquisitions que les Républicains lui passaient, lui permettait promptement de réorganiser et de remonter tant bien que mal ses troupes et sa cavalerie. Alors, si le général Mendez ne s'élançait pas après lui et ne le poursuivait pas de nouveau avec acharnement, Regules tombait audacieusement sur quelque point dégarni.

La tactique de Regules, comme celle des autres chefs républicains, était d'éviter à tout prix le combat, où il devait sûrement voir ses troupes sans consistance et démoralisées, mises en pleine déroute, et le peu d'éléments qu'il avait pu réunir à grand'peine, perdus de nouveau. Alors, il fuyait sans s'arrêter pendant des journées entières; ses malheureux soldats, trop surveillés pour pouvoir déserter, et ne pouvant plus marcher, tombaient de fatigue et d'inanition sur les chemins: les coups de sabre ne suffisaient pas toujours pour les faire relever.

Des chevaux maigres, couverts de plaies, restaient abandonnés par leurs cavaliers auxquels ils ne pouvaient plus servir, et leur vue nous an-

nonçait que l'ennemi n'était pas loin. On redoublait la marche, mais on n'atteignait pas toujours ces insaisissables adversaires.

Exister en attendant le départ des Français, tel était le principal but des républicains. Ceux-ci ne pouvaient espérer vaincre les troupes de l'Intervention; mais, disaient-ils, elles s'en iront, un jour ou l'autre, lassées de notre résistance ou vaincues par les Américains du Nord. Alors, eux, les républicains, resteraient face à face avec les impérialistes et les extermineraient ou seraient exterminés dans une lutte sans pitié.

Ce raisonnement était celui de Regules, et il n'était pas dépourvu de sens politique; les événements aidant, il fut mis à exécution.

Il fallait donc exister à tout prix, voilà pourquoi Regules refusait toujours le combat quand il ne lui offrait pas de grandes chances de succès, pourquoi il fuyait sans cesse ou dispersait ses troupes dans des contrées qu'il leur désignait et aux frais desquelles elles vivaient.

La terre chaude, qui s'étend au sud du Michoacan, était aussi un refuge où le général Mendez ne le poursuivait que rarement, car Regules passait alors le fleuve de Las Balsas et rendait une visite au vieil Alvarez, surnommé la Panthère du

Sud, le chef ou plutôt le roi des *Pintos*, qui ne reconnut ni l'Intervention ni l'Empire, parce qu'on commit avec lui, comme avec tant d'autres, une bévue impardonnable, dont son amour-propre fut froissé. Le vieux dictateur, seul maître après Dieu dans ces contrées, protégeait Regules jusqu'au moment où ce dernier pourrait saisir une occasion de rentrer dans les terres froides ou tempérées du Michoacan, car un long séjour dans la terre chaude, à l'époque de la saison des pluies, détruisait encore plus les misérables troupes républicaines que les bataillons impériaux.

Bien souvent, au moment d'atteindre notre rude adversaire, je pensais au triste sort qui lui était réservé, s'il tombait entre nos mains ; mais je savais que, si le général Mendez le haïssait de toute son âme, il l'estimait secrètement, et, jamais, malgré son vif dépit, n'avait manifesté de mépris contre lui. Cette dernière circonstance me faisait espérer que sa vie serait épargnée. Mes craintes furent bien loin de se réaliser : les événements marchèrent à pas de géant; quelques semaines plus tard le même Regules venait, avec son contingent, augmenter l'effectif des assiégeants de Queretaro et contribuait à notre perte et à l'exécution du général Mendez.

Les troupes de Regules étaient médiocres et nous inspiraient peu de respect.

Trevino avait succédé à Escobedo dans le commandement de la division du Nord, la mieux organisée et la mieux composée de l'armée républicaine. Trevino est un vaillant homme : sa modestie, sa probité et son humanité lui ont attiré l'estime générale, même celle de ses ennemis. Il est grand, blond, et a quelque chose d'asiatique dans les traits.

Antillon commandait le contingent de Guanajuato ; c'est un ancien officier de l'armée de ligne passé, ainsi que tant d'autres, au service des républicains. Comme tous ceux de l'ancienne armée de ligne entrés, dès le commencement de la révolution, au service des libéraux, Antillon a fait une rapide carrière et rendu de grands services à nos ennemis, en introduisant chez eux quelques connaissances militaires et administratives ainsi qu'une discipline qu'ils nous enviaient autrefois sans pouvoir les acquérir.

Echagaray était aussi un ancien officier de l'armée et un général en renom parmi les républicains, qui le considéraient comme très-capable.

Vincente Riva Palacio est le fils d'un célèbre avocat de Mexico, ami de l'empereur Maximilien

et son défenseur devant le conseil de guerre, qui le condamna à mort.

Riva Palacio est un homme digne, sous tous les rapports, de l'admiration de ses partisans et de l'estime de ses concitoyens. C'est aussi un poète de talent et un écrivain politique remarquable.

Dans un moment d'enthousiasme, quand le premier corps expéditionnaire français éprouva un échec en tentant d'enlever Puebla, Riva Palacio se jeta dans la guerre contre l'Intervention française, avec quelques amis et quelques jeunes gens de bonne famille de Mexico, volontairement, à ses frais, et sans chercher, comme tant d'autres, un moyen de faire fortune aux dépens du pays. Sa conduite digne et humaine, durant toute la guerre, lui attira des considérations particulières de la part de l'empereur Maximilien et du maréchal Bazaine. Le général Mendez avait reçu de l'Empereur l'ordre de traiter Riva Palacio avec les plus grands égards dans le cas où il réussirait à le prendre. Du reste, le général Mendez n'avait pas besoin de cette recommandation, car lui aussi estimait un si digne adversaire.

Il n'en était pas de même de Velez. Ce dernier est un transfuge dont la conduite mérite d'être ju-

gée très-sévèrement. Ancien ami de Miramon, il n'avait dû sa rapide élévation qu'à ce dernier, qui le combla de marques d'affection aux jours de sa puissance.

Le général Velez servit l'Empire, mais, au dernier moment, quand il vit partir les troupes françaises, il se brouilla avec Miramon, son ancien bienfaiteur, à propos d'un piano, et prit le prétexte de cette brouille pour aller offrir son épée aux républicains, qui l'acceptèrent avec empressement, car Velez avait le prestige d'appartenir à l'armée de ligne et jouissait d'une réputation bien méritée de valeur et d'expérience.

Il a reçu des républicains, à la bataille d'Ahualulco, sous les ordres du général Miramon, une blessure très-grave qui n'a jamais pu se guérir complétement et qui demande des soins continuels.

Sa conduite a indigné tous les impérialistes, et nos adversaires l'ont évincé après s'en être servi utilement.

Le général Paz commandait l'artillerie républicaine; c'était un officier très-instruit dans son arme et notre adversaire le plus sérieux au point de vue scientifique; il s'était acquis une réputation très-grande parmi les républicains, par l'habileté avec laquelle il avait commandé l'artillerie de la

place de Puebla, durant le siége de cette ville par le maréchal Forey.

Le général Rocha est un ancien capitaine du génie de l'armée de Miramon passé aux républicains. Ceux-ci, manquant d'officiers capables, lui firent aussitôt une position brillante. Le général Rocha est un homme instruit, brave, mais dur et haineux.

Il se trouvait, parmi les républicains, quelques autres chefs et officiers supérieurs assez habiles, mais comme exceptions. La masse des officiers n'était composée que d'hommes sans talents militaires, qui prenaient les titres pompeux de généraux, de colonels et de lieutenants-colonels de gardes nationales : l'uniforme leur plaisait, aussi bien que l'habitude de commander, de recevoir une solde et des honneurs.

Nous ne pouvions leur pardonner de ridiculiser tout ce qu'il y a véritablement de beau, de noble aux yeux du soldat. Nous haïssions mortellement cette foule de chefs de partisans, hommes sans instruction, sans éducation, sans principes, sans moralité, qui prostituaient tout à fait des titres qu'ils étaient indignes de porter, et dont la mauvaise réputation, chez les étrangers comme chez les Mexicains, rejaillissait jusque sur nous.

Nous ne nous apercevions pas, dans notre co-

lère, qu'un certain nombre de gens pareils à ceux-là se trouvaient aussi dans le camp impérial, où on les tolérait parce qu'on croyait à tort qu'ils pouvaient rendre d'utiles services.

L'élément étranger, parmi les républicains, avait aussi son importance. Nos ennemis, qui reprochaient à tous moments à l'Empire de se servir de mercenaires du dehors, avaient, eux aussi, dans leurs rangs un grand nombre d'auxiliaires qui, à part quelques hommes de distinction et de mérite, comme le colonel Carlos de Gagern, ne leur faisaient guère honneur.

C'étaient pour la plupart d'anciens déserteurs de l'armée française et des légions étrangères que les républicains traitaient avec beaucoup d'égards. Il y avait quelques Américains, mais en petit nombre, parce que les dollars n'abondaient point dans les caisses républicaines.

Beaucoup d'armes et d'objets d'équipement provenaient des États-Unis ; mais ils avaient été payés très-cher et non envoyés gratuitement, comme on l'a dit souvent en Europe, car les Américains du Nord sont gens trop positifs pour donner quoi que ce soit à des amis ou à des alliés, sans recevoir en retour des espèces sonnantes ou de sérieuses garanties de paiement

IV

Le camp républicain. — Progrès de nos adversaires dans l'art militaire.

L'effectif des troupes républicaines s'élevait alors à 15 ou 16 mille hommes, — le double du nôtre, — et était grossi chaque jour par de nouveaux renforts. Vers la fin du siége, cet effectif s'élevait à 32 mille hommes, avec une centaine de pièces d'artillerie. Il était divisé en contingents d'États, car les républicains ont adopté le système fédératif des Américains du Nord.

Leur organisation était, comme on le sait, des plus médiocres. Leurs bataillons, crées à la hâte et, par suite, assez faibles, étaient en outre décimés par la désertion.

Mais ils réparaient incessamment leurs pertes par des levées forcées dans l'intérieur, et des réquisitions d'armes, de chevaux, d'objets d'équipe-